

Louis, Idriss et Bertram

La violence des anges

Françoise Bourguignon

Françoise Bourguignon

Louis, Idriss et Bertram

La violence des anges

© Françoise Bourguignon, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-7749-2

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

“Ce livre aborde des thèmes difficiles, notamment l’impact profond de violences sexuelles et de relations d’emprise psychologique. Mon intention, à travers cette histoire, n’est pas de choquer ou de provoquer pour lui-même, mais de **mettre en lumière la façon dont des expériences traumatiques peuvent marquer une vie, façonner une identité, et influencer les relations avec soi-même et avec les autres.**

Les situations évoquées dans ce roman s’inspirent de récits publics et de témoignages qui ont été rendus visibles dans l’espace social et médiatique, et elles sont traitées ici avec la plus grande délicatesse narrative possible.

Certains passages peuvent évoquer des moments de violence, de confusion ou de détresse émotionnelle. Ils visent à explorer l’intériorité du personnage, son rapport au monde et son cheminement vers la reconstruction, **et non à décrire des actes pour leur propre détails.**

Ce livre est une œuvre de fiction. Les événements et les personnages qui y sont présentés sont des créations littéraires ou des fictions composées à partir d’éléments disparates. Cependant, les thèmes qu’il aborde – la domination, la perte de confiance, la résilience – sont ancrés dans des réalités humaines complexes.

Si vous pensez que certains thèmes évoqués pourraient être sensibles à votre lecture, n’hésitez pas à faire une pause ou à vous reporter à des ressources de soutien. Mon objectif est d’ouvrir un dialogue, de rendre sensibles des expériences douloureuses et de contribuer à une meilleure compréhension des effets de ces violences dans l’intimité de ceux qui les vivent.

Merci d’aborder cette lecture avec attention et compassion.”

— *Françoise Bourguignon*

Louis devient Idriss

Idriss - rencontre Bertram

Ils s'aiment, se battent

Vie de garçons...

Vie d'hommes.

Vie de rien

Ils auront tenté de vivre.

Chapitre 1

Maman Thérèse vient d'accoucher : un garçon : c'est le deuxième garçon. Moi, l'aîné, je suis Edmond, et j'ai pu entrer dans la chambre pour voir maman et mon petit frère. Je me tiens au pied du lit, ma casquette à la main. Julie ma grande sœur viendra plus tard. Elle suit des cours de coupe-couture chez les sœurs.

Je voudrais bien embrasser ma maman mais entre elle et moi, il y a un petit tas vagissant qui s'appelle Louis. Le bébé est tout rouge, il a beaucoup de cheveux blonds et les yeux fermés. Une toute petite main sort des linges, se plie et se déplie.

— Viens de l'autre côté du lit, dit Maman.

Je fais ce qu'elle me dit, me hausse sur la pointe des pieds et j'embrasse Maman.

— Quand est-ce que tu reviens à la maison ?

— Quatre jours.

— C'est long, quatre jours.

— Pas tellement. Pour toi, je suis restée au lit plus longtemps.

— Pourquoi ?

— C'était comme ça. Tu étais difficile : tu ne prenais pas mon lait, il a fallu du temps.

— Et Louis ?

— Quoi, Louis ?

— Il prend ton lait ?

— On dirait que oui. Mais il faut voir.

À ce moment-là, Papa est entré. Il était allé à la mairie déclarer Louis. Il fallait dire qu'il y avait un nouveau petit garçon chez nous, les Hemptine.

Papa a voulu prendre Louis dans ses bras, l'infirmière est entrée et lui a dit de ne pas le faire. C'était trop tôt, le bébé était trop petit et on a peur des microbes.

— Pourquoi, tu n'as pas accouché à la maison comme pour Julie et moi ?

Maman a regardé Papa qui a répondu pour elle. Ce qu'il faisait toujours.

— C'est plus moderne. Il y a des médecins, des infirmières ici, à l'hôpital. Ta mère va se reposer et nous, avec Julie, on va tirer notre plan à la maison pour que tout soit beau quand elle rentrera et on fera un fête pour l'arrivée de Louis.

J'ai eu un petit pincement au cœur.

— On a fait aussi une fête pour moi ?

— Bien sûr a dit Maman. Je te montrerai les photos quand tu rentreras. Mais tu ne te souviens pas. Les bébés n'ont pas de souvenir et pas de mémoire.

Cela m'a inquiété.

— Et maintenant, moi, j'ai des souvenirs et de la mémoire ?

— Oui, évidemment a dit Papa. Tu as été à l'école ce matin ? Oui ? Qu'est-ce que tu as appris ?

La question était difficile. on avait fait beaucoup de choses. On avait dessiné, on nous avait donné des faux billets de Monopoly et on avait dû calculer combien on avait de sous. Tout le monde avait la même chose : Quinze francs ! L'instituteur nous a dit que demain on aurait des sommes différentes : le plus sage aurait beaucoup et les autres auraient des sommes moindres. Papa et Maman riaient de moi, je crois.

— Tu vois que tu as de la mémoire a dit Papa.

— Et Louis ?

— Il vient de sortir du ventre de Maman. Il n'a pas encore eu de temps de se faire des souvenirs. Il faut attendre environ trois ans, un peu plus, ça dépend. Tu te souviens de ce que tu faisais quand tu es sorti du ventre de Maman ?

— Non. Mais je ne suis pas sorti du ventre de Maman, moi ?

— Si, Edmond, comme Julie et Louis, comme moi, comme Maman, on sort tous d'un ventre, comme les chats, les chiens, les chevaux, les loups.

— Et les poules ?

— Tu sais bien que non, grand sot ! Elles pondent les poules et après il y a des poussins dans les œufs. C'est pas comme nous.

La visite était terminée. On a dit aurevoir à Maman et à Louis, on est sorti et on a été manger chez la sœur de Papa. On n'était pas certains que Julie avait fait la cuisine pour nous trois.

Ma tante m'a demandé ce que je pensais de Louis. Je ne pensais rien ; j'ai dit qu'il avait des cheveux blonds mais qu'il ne parlait pas encore et ça l'a fait rire.

— Allez va jouer, qu'elle m'a dit. Il y a Pierre et Jean-Baptiste qui sont déjà venus te demander. Ils t'attendent dans la cour.

Je suis sorti. et on a joué à lancer le ballon dans une vieille bassine qui trainait. Tante Marie est venue nous dire d'aller un peu plus loin car on allait réveiller le grand-père qui n'avait pas fini sa sieste. Il est sourd et il passe sa vie à dormir et à manger en bavant. Il est comme Louis, il n'a ni souvenirs ni mémoire et ne se rappelle jamais mon nom. Tante Marie lui crie : c'est Edmond, Papa ! Il marmonne : « Qui ? »

Tante Marie crie plus fort : -Edmond, le fils de François, ton petit fils.

— Ah oui, répond le Pépé. -Bonjour gamin. Tu es sage ?

Tante Julie répond pour moi toujours en criant. -Oui il est très sage, Pépé.

— Très sage, répond Pépé en écho, en baillant avant de se rendormir en attendant le dîner

Bon il ne faut pas réveiller le Grand Père et on a été jouer plus loin à pisser sur des nids de fourmis. C'est Jean-Baptiste qui pisse le plus loin mais il est plus grand, il a déjà huit ans et a commencé à apprendre à écrire dans un vrai cahier ligné.

On rit de Pierre qui pisse sur ses chaussettes. Jean-Baptiste s'est mis à le poursuivre pour lui pisser dessus. Et moi, Edmond j'ai couru pour aller aussi,

pisser sur Pierre qui pleure. Il tombe. On continue à lui, pisser dessus ; mais comme on n'a plus de pipi alors, on prend de la poussière dans nos mains et lui fait manger un gâteau de poussière avec du pipi et une mouche pour garnir.

Pierre se relève tout sale et hurle

Tante Marie sort, elle appelle Papa qui me pince l'oreille et me fait rentrer. Jean-Baptiste a filé chez lui, au bout de la rue et Pierre pleure dans les jupes de Tante Marie qui le passe au jet du tuyau d'arrosage pour le laver...

— Tiens, t'es plus propre. Rentre chez toi, je parlerai à ta mère.

— Mais je n'ai rien fait moi hoquette Pierre, c'est Jean-Baptiste et Edmond qui...

— Rien fait, ? C'est toi le plus sale, File chez toi.

— J'ai pas la clef !

— Comment pas la clef ?

— Maman travaille chez Monsieur Bonnet. Je dois attendre qu'elle rentre.

— Ah oui, dit Tante Marie. T'as pas de Père toi...

— Si mais...

— J'ai compris, dit Tante Marie qui murmure à Papa :

— Son père, il est parti en ville avec une autre. Il ne s'occupe plus ni de sa femme ni du gamin.

Elle va chercher un vieux pull-over qui traîne dans un tiroir, dit à Pierre de se déshabiller et lui passe le pull. - J'ai pas de culotte pour toi, voilà une serviette essuie-toi pour le reste et court pour te réchauffer avant que ta mère n'arrive.

Je regarde par la fenêtre Pierre qui s'encourt chez lui habillé du vieux pull troué. Sa culotte est trempée et je me promets que demain, à l'école, je lui ficherais un bon coup parce que Papa m'avait donné une fessée et que c'était de sa faute à Pierre.

Il fait déjà froid. On n'est pourtant qu'au début de l'automne et on n'n'allume

le poêle à bûches que le soir...

Onze ans plus tard : Ce Petit Louis...

Edmond m'a demandé ce matin si j'avais des souvenirs et moi, je ne sais pas ce que c'est que des souvenirs. Il a levé le doigt et Papa lui a demandé ce qu'il voulait.

Edmond et moi, nous sommes dans la même grande classe et Papa est notre instituteur. Il enseigne toutes les classes, depuis les petits jusqu'aux grands qui quitteront l'école l'an prochain pour aller au collège. C'est le groupe des grands, le groupe d'Edmond.

En classe, ils sont très attentifs à ce que dit Papa parce que Papa veut qu'ils réussissent l'examen d'entrée au collège et, selon lui, tout le monde doit réussir sauf, peut-être Madelin.

Madelin n'a jamais réussi à lire parce qu'il est bête. Il ne voit pas bien et bredouille au lieu de parler comme tout le monde. Nous, on lui dit qu'il est né bête et que ce n'est pas de sa faute. On doit le laisser tranquille nous dit Papa. D'ailleurs, c'est Madelin qui allume le poêle, qui efface de tableau, balaie la classe et jette les vieux papiers au feu et il va aussi faire la même chose à l'école des filles à côté mais quand toutes les filles sont parties.

En attendant que leur classe soit vide et que le portail soit refermé, il a le droit de rester et de manger la tartine de confiture que Maman a beurrée pour lui et que papa ou Edmond lui apporte.

On le taquinait beaucoup Madelin, au début qu'il était là. On jetait sa casquette dans le ruisseau, elle flottait et allait se coincer dans les roseaux un peu plus loin. Il devait entrer dans l'eau pour aller la rechercher, il glissait sur la mousse et tombait dans l'eau. Il devait rentrer tout mouillé et se faisait attraper par sa mère qui lui mettait une couverture sur les épaules et grognait parce qu'il